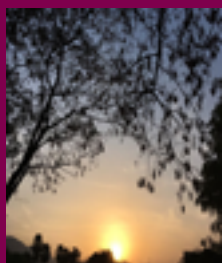




DU TESSIN À LA RUSSIE:

Un survol d'une
thèse de doctorat
en cours d'écriture.



CARNET DE VOYAGE

Photos du voyage
en Inde des
étudiants et
enseignants
d'Asie du Sud.



TRADUTTORE TRADITORE

La suite des
problèmes de
traduction,
modernes ou
anciens.

LA ROUTE DU TCHAI

Magazine officiel de l'Association culturelle de la SLAS

Elle s'appelait Ganga

Virginie Massy nous régale avec une création
littéraire qui nous emmène en Inde.

PAGE 12



Alexei Evstratov

Entrevue avec le nouveau MA de
littérature de la section

LES SUISSES EN GEORGIE

Ma recherche sur les Suisses de la mer Noire dans le cadre du projet FNS m'a amenée à m'intéresser à tout un éventail de sujets liés au périple des Suisses dans l'Empire russe au cours du XIX^e et du XX^e siècle. J'aimerais partager avec vous un curieux texte découvert par hasard dans la Gazette de Lausanne de 1920. Il est de la plume d'un certain Paul Gentizon, qui a d'abord travaillé comme précepteur en Russie, puis comme journaliste à la Gazette de Lausanne, et qui découvre la communauté suisse de Géorgie. On connaissait les vigneron vaudois, les éleveurs de moutons d'Odessa, les préceptrices parties pour la Sibérie. Voici donc un témoignage pour le moins dépaysant d'un reporter qui ne s'attendait pas le moins du monde, selon ses propres dires, à entendre parler «le dialecte bernois le plus pur» à quelques 4000 kilomètres de son foyer, sur les flancs du Caucase. Parmi les thèmes abordés, les affinités entre le caractère national suisse et géorgien, celles du climat, mais aussi les fromages, les vaches de Siemmenthal, et tant d'autres encore...

Elena Simonato

Gazette de Lausanne, le 19 juillet 1920

Les hasards de ma profession m'ont conduit le mois dernier en une contrée que la nature a très curieusement gratifiée d'attraits presque semblables à ceux de notre pays. Montagnes escarpées, glaciers, forêts, rivières, lacs, pâturages, vignes, tout y rappelle l'Helvétie. Et cependant nous sommes en Asie, au Caucase, dans un petit pays: la Géorgie, qui pendant plus d'un siècle ne fut qu'une province russe et maintenant constitue une république indépendante. Un milieu identique a façonné cependant les mœurs presque semblables; comme le Suisse, le Géorgien est très patriote; comme lui il est essentiellement pâtre et paysan et si tout un siècle de tsarisme l'a empêché jusqu'ici de révéler la force de ses sentiments démocratiques, l'enthousiasme qu'il manifeste à cette heure pour ces nouvelles libertés, l'ardeur avec laquelle il se défend, l'activité qu'il déploie en vue de la reconstruction nationale, nous font augurer pour la république des montagnards géorgiens un effort continu comme le nôtre, sur la voie de l'ordre et du progrès social.

Toutefois, je ne pensais nullement, en débarquant sur la terre caucasienne, découvrir autant de Vaudois, pédagogues ou viticulteurs, de Bernois fromagers, de Neuchâtelois horlogers, de Zurichois négociants, etc., bref toute une colonie de compatriotes égrenés par monts et vaux entre la mer Noire et la mer Caspienne. Notre peuple émigre beaucoup et je ne sais si nos statisticiens fédéraux ont réuni dans ce domaine quelques chiffres et documentation; en tous cas l'absence de consuls de caractère ou d'autres représentants empêche d'une façon fort regrettable de suivre l'activité de nos compatriotes à l'étranger. Une «Histoire des Suisses dans le monde» constituerait cependant, déjà, par le simple exposé du développement de nos colonies d'émigrés, une œuvre du plus grand intérêt au point de vue national. Le passé de la colonie suisse du Caucase y formerait en tous cas un chapitre des plus curieux. Oyez plutôt. Les premiers Suisses qui vinrent s'établir en ce pays

lointain furent deux Oberlandois, Scheidegger et Knüti, que le baron de Kutschenbach, administrateur des domaines du tsar au Caucase, avait engagés par contrat pour quelques années. Ce baron qui connaissait nos Alpes voulait tenter d'introduire l'élevage du bétail, d'organiser la fabrication du fromage sur les hauts plateaux caucasiens.

Après avoir choisi à quelques soixante kilomètres au sud de Tiflis, les pâturages qui leur convenaient le mieux, et qu'ils payaient à ce moment 25 kopeks la diciatine, soit soixante centimes l'hectare, nos colons commencèrent d'abord par hâter leurs maisons auxquels ils conservèrent le cachet connu des fermes bernoises. Les vaches de la race de Simmenthal et de Schwytz qu'ils avaient emmenés avec eux et auxquelles

Quelques mots sur Paul Gentizon (1885-1955)

Par le *Dictionnaire historique de la Suisse*: Études de droit à Lausanne, puis préceptorat en Russie où G. commence sa carrière de journaliste. Dès 1915, il est correspondant de guerre pour *Le Temps* de Paris; dès 1927, il habite à Rome et sympathise avec le régime fasciste. Correspondant de *La Gazette de Lausanne* dès 1939, G. collabore au *Mois suisse* (1940). En septembre 1943, il participe au congrès de la presse nazie de Vienne, puis entame une collaboration au *Corriere della Sera* de Milan (1944). Il fréquente les réunions du directoire du parti fasciste républicain et les tournées de propagande du ministère de la Culture populaire. Auteur de *Voyage aux pays occupés de l'Est* (1943), *Défense de l'Italie* (1948), *Souvenirs sur Mussolini* publié à titre posthume en 1958 et préfacé par le néofasciste Junio Valerio Borghese. Chevalier de la Légion d'honneur.



Usine de verre du baron de Kutschenbach près de Borjomi, <https://amilakhvari.wordpress.com/2011/05/31/307/>, avant la Révolution de 1917

vinrent s'ajouter plus tard quelques «fribourgeoises» furent lâchées sur des pâturages d'une herbe excellente et qui renferment comme en Suisse des rivières, des lacs riches en truites; ils installèrent en même temps des fromageries que les indigènes venaient voir de loin.

Et petit à petit, d'autres chalets surgirent ici et là sur l'alpe caucasienne; les déciatines s'ajoutèrent aux déciatines; et leurs troupeaux de se multiplier, les familles de s'agrandir, le baron de Kutschenbach épousant même la fille d'un des premiers colons, Scheidegger. Voici, il eut bien étonné le touriste qui se serait rendu, au début de ce siècle, avant la guerre, dans ce coin d'Helvétie caucasienne; il aurait entendu – et cela au milieu des populations tatares et géorgiennes – le dialecte bernois le plus pur parlé par plus de quatre cents pâtres, surpris devant quelque «mazot» les enfants des Ammeter, Traesel, des Boesch chantant en coeur «Mein HeimatRond», luttant à la mode suisse, sur l'herbe, en dansant le soir au son de la «Lauterbach»; il eut goûté le «schwizarsky sir», le fromage suisse du Caucase, qui ne cède en rien au «Gruyère» ou à l'«Emmenthal» et qui, fabriqué pour la première fois en ces contrées par nos colons est devenu un des principaux articles d'exportation du pays.

N'obtint-il pas d'ailleurs un diplôme d'honneur à l'Exposition Universelle de 1900, sous ce titre «Fromage suisse du Caucase, section russe!». Il fit d'ailleurs la richesse de nos compatriotes. Aussi bien, au début de la guerre, les familles, celles des Ammeter entre autres (cette dernière est originaire d'Izenfluh près Brienz) qui compte maintenant plus de cent rejetons, étaient-elles devenues propriétaires

d'immenses domaines. Fritz Ammeter, le patriarche de cette heureuse tribu helveto-asiatique, possédait à lui seul 1100 têtes de gros bétail; Peter Ammeter battait le record avec 1600 et Christian Ammeter suivait avec 900... Et puis ce fut la guerre; la débâcle russe sur le front turc amena les premiers déboires; les fuyards pillèrent les fermes, les Tatares du voisinage commencèrent à les incendier. Finalement la réforme agraire en fixant pour chaque propriétaire des lots immuables et égaux de quinze hectares aboutit à la confiscation pure et simple des fortunes acquises par une vie de labeur obstiné. Les fromageries, jadis au nombre de soixante, ne sont plus maintenant que sept. C'est le déclin, la mort de toute la colonie; les uns veulent rentrer au pays, les autres parlent de s'engager comme vachers en France, ou de partir en Amérique... Et c'est ce que m'a raconté le doyen d'entre eux, le vieil oberlandais, Fritz Ammeter lui-même, tandis qu'au souvenir de sa vie laborieuse dont il voyait les résultats s'effondrer lamentablement, sa voix se faisait, malgré lui, grave et mince. Ne vit-il pas chaque matin, ses propres vaches volées par les Tatares passer sous ses fenêtres! Il ajoutait avec une pointe d'amertume que si les colons du Caucase n'avaient pas oublié la Suisse, elle ne pensait pas à eux. Oubliés! Plus encore, trahis dans leur affection car le commissaire désigné par le gouvernement fédéral pour s'occuper de leur rapatriement et qui arriva de Berne lesté de deux mille francs dilapida la plus grosse partie de cette somme à Tiflis même, en spéculation sur le change! Quand donc comprendra-t-on en Suisse la nécessité de nommer des consuls de carrière, dignes de ce nom, dans tous les grands centres de l'activité mondiale?